

LAURENT
TERRY

PONTIAC

NOUVELLE



© Laurent Terry, 2024
Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR

Manipulé, éd. Plon 2010

Usurpé, éd. Plon 2013

Normalité, 2020

Lorsque le palmier pleure, 2022

1.

Elle a dix ans et elle vire encore comme au premier jour. Je pourrais vous dire que j'en ai marre, qu'il me tarde de m'offrir une de ces Mercedes flambant neuve que les types du centre-ville s'achètent comme des petits pains chauds, mais je me foutrais de votre gueule. J'aime ma Pontiac, la Pont' comme je l'appelle. Je l'aime comme un type aime sa femme après quarante ans de vie commune : elle me tape sur les nerfs, mais impossible de m'en passer.

La nuit est tombée sur Boulder. Le manteau d'obscurité a englouti les montagnes Rocheuses. Les rues de la ville sont baignées d'une lumière tamisée provenant des réverbères et des enseignes au néon. Les sons de la vie nocturne, les conversations des étudiants sortants de l'Université, le rire des habitants attablés aux terrasses. La mélodie est enivrante.

Mais pour moi, Boulder n'est pas cette charmante cité de province. C'est l'arène de mes démons, leur territoire.

À chaque virage, je sens la Pont' hésiter. Elle est comme tiraillée entre sa loyauté envers moi et une force sinistre qui veut reprendre le dessus. Elle rugit, me rappelant notre sombre pacte, et l'étau de l'angoisse me serre les tripes.

Il y a une décennie, alors que je fêtais mes dix-huit ans, cette Pontiac est entrée dans ma vie. Mon père venait de se l'offrir. Il avait économisé deux ans pour se payer ce rêve sur roues : une Pontiac Firebird Transam 455 HO de 1971. Moteur huit cylindres en V, trois cent trente-cinq chevaux sous le capot, 190 km/h en vitesse de pointe. Cette beauté affichait une robe bleu électrique flanquée d'une bande blanche qui marquait son capot et de chromes à faire pâlir une couronne royale. Le top.

Sarah, ma sœur, de deux ans mon aînée, était aussi rayonnante que cette voiture. Mais une distraction, un moment d'inattention du vieux, et elle est devenue la première victime de cette voiture. Elle est passée sous les roues et le bruit de ses os qui craquent comme la carcasse du poulet du dimanche me vrille encore les tympans.

La douleur était insurmontable. Mon père, rongé par la culpabilité, a mis fin à ses jours dix jours plus tard. Planté sur le siège que j'occupe en ce moment même, il s'est tiré une balle

dans la tête. Le siège de la Pontiac était taché de son sang. J'ai eu un mal fou à faire partir cette couleur dégueulasse.

Un an après la tragédie, je me suis retrouvé seul, assis au volant de cette voiture maudite. J'étais parvenu à surmonter mon aversion. Pourtant, au lieu du dégoût ou même de la peur que je m'attendais à ressentir, j'ai perçu une étrange connexion avec cette voiture. C'était comme si elle chuchotait à mon oreille, me guidait. Une pulsion sombre, insidieuse. Au début, je n'ai pas compris ou pas voulu entendre, mais peu à peu, la vérité s'est imposée. Il fallait que j'expulse cette douleur, que je la rende à quelqu'un. C'était la seule manière de trouver la paix, comme une façon de reprendre le contrôle, d'équilibrer les comptes de ma vie.

Chaque année, à la date anniversaire de la mort de Sarah, j'ajoute une ligne au bilan de la Pont'. Je sais bien que c'est immonde. Prendre une vie, tuer... Mais je n'y peux rien, il faut que je le fasse. Et la Pontiac, avec son odeur de cuir et de métal, avec son moteur grondant, est toujours là, assoiffée de sang.

Aujourd'hui, elle a dix ans tout pile. Et notre danse macabre continue. Elle gronde doucement, me rappelant notre rituel. Une autre nuit, une autre fille. Pour Sarah. Pour mon père. Pour moi.

2.

La première fois est toujours spéciale, pour une fille à l'arrière d'une berline comme pour un tueur dans mon genre.

Ce soir-là, je venais de prendre le volant de la Pont' pour la première fois depuis l'incident. La nuit était sombre, seulement éclairée par les phares de la voiture. Ils projetaient un halo lumineux sur la route encore laquée de la pluie d'une averse récente. Tout était paisible, le genre de calme qui précède toujours une tempête.

Alors que je conduisais, une sensation étrange s'est emparée de moi. Un mélange de rage, de tristesse et d'une envie incontrôlable de faire ressentir à quelqu'un d'autre la douleur qui écrasait ma vie depuis un an.

C'est alors que je l'ai vue. Silhouette solitaire. Elle marchait sur le trottoir.

À cet instant, comme un écho, le poste de radio s'est mis à jouer du Elton John, cette putain de chanson que Sarah passait en boucle, *Your song*.

Je ne me souviens pas de son visage, seulement de la terreur dans ses yeux lorsqu'elle a entendu le crissement des pneus et qu'elle m'a fait face. Elle a eu le temps de comprendre ce qui allait se passer. J'ai appuyé sur l'accélérateur et je l'ai percutée. J'ai senti les roues la broyer. C'était un peu comme de franchir un dos d'âne sans freiner. Un petit sursaut et puis s'en va...

Après cela, j'ai ralenti dans une impasse, sous la lueur d'une lampe à sodium, je suis resté immobile. Pendant ce qui m'a semblé une éternité, j'ai laissé la réalité de mes actes me submerger.

Cette première fois m'a hanté des mois durant. J'étais écrasé de culpabilité, mais je savais que je recommencerais. Au fond, j'avais adoré ça.

J'ai alors décidé que si je devais continuer, ce serait avec un plan, une méthode. C'est devenu notre rituel à moi et à la Pont'.

Chaque année, je cherche une fille qui ressemble à Sarah. Je l'observe pendant des semaines. J'apprends ses habitudes, surveille ses amis. Je me fonds dans l'ombre de sa vie, un fantôme dans la foule. Et lorsque vient le jour, je prends le

volant.

Ces filles, elles ne méritent pas ce qui leur arrive, mais pour moi, c'est devenu une nécessité. Une manière de me reconnecter à Sarah. En fait, je crois que c'est ma façon de lui rendre hommage.

La voiture, elle, m'accompagne, m'entraîne dans ce vertige. Une valse de douleur, de perte, mais aussi de souvenirs.

3.

Celle que j'ai choisie pour notre anniversaire est spéciale. Plus que toutes les autres, elle m'évoque Sarah. Elle s'appelle Nicole. Ses longs cheveux châtain ondulent doucement lorsqu'elle marche, ses yeux verts sont profonds, et la petite tache de naissance sur sa joue droite... Tout chez elle crie le nom de ma sœur à mes oreilles. C'est troublant, presque douloureux, comme si l'univers s'était mis en quatre pour m'offrir une seconde chance de voir ma sœur une dernière fois.

Nicole est étudiante en art à l'Université du Colorado. Je l'ai vue pour la première fois à une exposition au Dairy Arts Center. Elle parlait avec enthousiasme. Ses mains s'agitaient au rythme de ses paroles. J'ai écouté de loin, ça parlait de traits de pinceau, de choix de couleur. Elle racontait une histoire avec sa peinture. J'ai été hypnotisé.

Le soir, après les cours, Nicole travaille dans un *diner* sur Pearl Street. Un de ces lieux au style rétro. Banquettes en cuir rouge et juke-box qui joue des classiques des années 60. J'y suis allé à plusieurs reprises, assis seul dans un coin. Je l'ai regardée servir les clients. Elle arbore toujours un sourire chaleureux. Elle parle à tout le monde, partage une boutade, rigole. Elle semble inépuisable. Elle est aimée. Elle est parfaite.

C'est là, sur Pearl Street, que j'ai appris à la connaître. Pas en lui parlant directement, bien sûr. Mais en observant, en écoutant. Elle rêve de devenir une artiste reconnue, d'ouvrir sa propre galerie. Elle parle souvent de ses parents, de sa petite sœur, et de son chat *Klein*. Elle vit dans une chambre non loin des Flatirons (pas le building de New York, mais bien la formation rocheuse qui est devenue l'emblème de la ville). Elle aime le jazz et se rend souvent à Chautauqua Park pour dessiner.

Plus je la connais, plus il m'est difficile d'aller au bout du rituel. Mais la nécessité de me reconnecter à Sarah est plus forte que tout. Je sais que le jour approche, et avec lui, le moment où je devrai prendre le volant de la Pont' pour Nicole.

4.

Ça y est, la nuit est tombée sur la ville. Elle enveloppe ses rues d'un voile dense presque opaque. La Pont', avec son moteur ronflant, attend patiemment en face du restaurant. Moi, je suis à l'intérieur, le souffle court, le cœur qui bat à m'en faire vibrer tout entier. Chaque seconde qui s'écoule me rapproche de la conclusion. J'ai toujours ce sentiment d'appréhension, peu importe le nombre de fois où j'ai répété ces gestes. Mais ce soir, avec Nicole, c'est plus intense.

Je peux voir à travers la vitre du restaurant les employés qui nettoient les tables et rangent les serviettes. Puis, elle apparaît. Nicole sort en riant avec une de ses collègues, son sac à l'épaule. Ses cheveux brillent sous les lumières du soir, et un moment, j'hésite. Est-ce que je peux le faire, vraiment ? Elle ressemble tant à ma sœur...

Mais l'hésitation est bientôt remplacée par cette pulsion familière, cette envie irrésistible et inexplicée de laisser la Pontiac faire ce pour quoi elle semble destinée. J'allume les phares, mets la voiture en marche, puis j'accélère. Nicole tourne la tête vers moi, ses yeux écarquillés, la terreur la paralyse. Le choc est brutal, sourd. Elle n'a pas le temps de crier.

Le monde semble s'arrêter pendant un instant. Les bruits de la ville s'estompent, remplacés par un silence de plomb. Tout ce que je peux entendre, c'est ma propre respiration et le battement sourd de mon cœur. La Pontiac, elle, gronde toujours doucement, satisfaite.

J'ai l'impression que des heures passent avant que je ne reprenne mes esprits. Puis la réalité me frappe. J'ai tué, tué encore. Une fille innocente, pleine de rêves et d'espoirs, réduite au silence par ma folie et ma douleur.

Je remets les gaz, fais demi-tour, et m'éloigne du *diner* à toute vitesse. Les lumières défilent autour de moi, mais tout ce que je peux voir, c'est le visage terrifié de Nicole.

5.

La nuit a enveloppé la ville d'une étreinte glacée. La Pont', avec ses phares qui découpent l'obscurité, avale le bitume à une vitesse folle. Mais quelque chose ne va pas. La direction est dure, les vitesses passent mal. J'ai l'impression fugace que la Pont' râle, qu'elle fait la gueule. Ça serait bien la première fois.

Chaque virage est plus difficile à négocier, chaque pression sur les freins plus incertaine. J'ai choisi de rentrer chez moi en passant par les routes escarpées qui serpentent à flanc de montagne. Ces chemins offrent une vue imprenable sur la vallée. Au loin, les lueurs semblent scintiller comme les étoiles dans le ciel. C'est beau, un vrai poème visuel. J'ai toujours aimé cet itinéraire pour son calme et la solitude. Personne ne passe dans le coin, encore moins à la nuit tombée. Les courbes sont vicieuses, il faut du doigté. J'en ai.

Mais ce soir, la route se transforme. La voiture zigzague. Elle semble obéir à sa propre volonté. Elle fait tout pour que je me plante.

Je sens la sueur perler à mon front. Mon cœur pompe comme un moteur à quatre temps. Le vent siffle à travers les fenêtres entrouvertes. C'est comme un concert de hurlements. Ça geint, ça grince. Métal contre métal. Je sais que j'approche du *virage des fillettes*. Il porte ce nom, car un type s'y est planté et que ses jumelles étaient à l'arrière. On a retrouvé que des cadavres calcinés, des petits corps qui ressemblaient à des poupées.

Le précipice à cet endroit est sans fin, une chute vertigineuse de plus de cent mètres.

En apercevant les panneaux d'avertissement qui vous enjoignent de ralentir si vous tenez un tant soit peu à la vie, une peur viscérale s'empare de tout mon être. Je tente désespérément de lever le pied, d'anticiper le virage, mais la Pontiac semble animée d'une force qui la pousse en avant. Je crois l'entendre murmurer, comme si, soudain, elle s'était mise en tête de me faire payer... Quelle saloperie.

Je tire de toutes mes forces sur l'anneau de cuir, j'essaie de contrôler la direction et en même temps j'écrase le frein. Mais rien n'y fait. Elle est comme possédée. Je sens la route se

dérober sous mes roues, et soudain, le précipice. Dans un dernier acte de désespoir, je hurle. Un cri primal, mélange de peur et de rage, me jaillit des tripes. Ce cri a sans doute les mêmes accents que ceux de Nicole, ceux de Sarah. Alors le vide m'engloutit, le monde tourne autour de moi. La chute semble durer une éternité.

C'est à ce moment que la radio se déclenche et que la voix d'Elton entame sa ritournelle maudite.

It's a little bit funny

This feeling inside

I'm not one of those who can easily hide

...

Et maintenant ?

Vous venez de découvrir mon univers et j'espère sincèrement que vous avez pris autant de plaisir à lire cette nouvelle que j'en ai pris à l'écrire. Si ce que vous avez lu vous a plu, vous vous demandez peut-être comment aller plus loin ?

La meilleure des manières est sans doute de vous plonger dans l'un de mes romans. J'écris dans deux genres différents. D'abord des thrillers, mon genre de prédilection, mais aussi dans le domaine de l'anticipation qui imagine les années à venir et ne les voit jamais très roses.

Vous trouverez, dans les pages suivantes, une brève description de mes livres, mais aussi les premiers chapitres de *Lorsque le palmier pleure*, mon dernier polar.

Avant de vous quitter, j'en profite pour vous remercier.

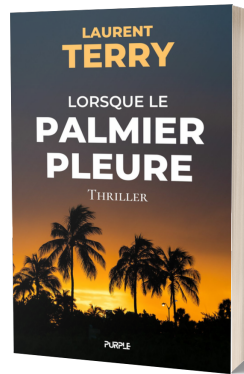
Les histoires ont ceci de particulier qu'elles ne prennent vie que lorsque quelqu'un, comme vous, tombe sur elles au hasard d'une lecture et les laisse s'épanouir dans son esprit. Cette nouvelle est donc un peu plus vivante à présent et c'est à vous qu'elle le doit.

Laurent Terry



Si vous souhaitez bénéficier d'exclusivités, être tenu informé régulièrement de mon actualité et du lancement de mes nouveautés ou encore obtenir des confidences sur mon travail d'écrivain et les techniques d'écriture, je vous invite à rejoindre mon cercle de lecteurs.

Pour rejoindre le cercle
www.laurentterry.com/cercle



Lui seul veut découvrir la vérité.

West Emerton, chroniqueur faits divers pour un tabloïd de seconde zone, tente tant bien que mal de surmonter la mort tragique de son fils lorsqu'un écho du passé vient réduire en miettes ce fragile équilibre.

Son grand amour, disparu il y a vingt ans, lui laisse un message énigmatique avant d'être découvert assassiné, le corps rivé au tronc d'un palmier de Miami Beach.

Ébranlé, le journaliste se lance à la poursuite du tueur, mais va vite comprendre que des forces puissantes se dressent entre lui et la vérité.

En pleine campagne pour l'élection du maire de Miami, son enquête le mènera de La Nouvelle-Orléans aux rues malfamées de La Havane sur les traces d'un tueur qu'il est le seul à vouloir arrêter.

Quelques avis de lecteurs

« Pour les amateurs de Polar, à lire de toute urgence ! » Patrick, Lecteur (Amazon)

« Lieutenant douteux, gang de Cubains dangereux, tout est en place pour des heures de lecture passionnante. (...) Je vous encourage à suivre cette histoire qui n'aura qu'un but, c'est de

vous étonner jusqu'à la fin. » Carole, LES MILLE ET UNE PAGES LM

« L'auteur fait très fort avec cet ouvrage qui plaira, j'en suis sûre, à tous les fans de thrillers comme moi. C'est vraiment un très bon roman dans le genre, alors ne manquez pas cette découverte ! », Yumiko - Lectrice, Amazon

Tournez la page pour profiter gratuitement des premiers chapitres de Lorsque le palmier pleure.

LORSQUE LE PALMIER PLEURE

Extrait

1.

Les chiffres défilèrent sur l'écran de la cabine d'ascenseur. West les observa comme il le faisait chaque matin, un café de chez *Sanchez Barista* à la main. Il aimait la chaleur de la boisson entre ses doigts et les jours comme aujourd'hui, le silence qui l'accompagnait durant les premières heures de sa journée. Il savait que ça n'allait pas durer. Un *ding* strident hulula à ses tympans lorsqu'il atteignit le vingt-cinquième étage du building. La tour Eris abritait les locaux du *Gateway Chronicles*.

Il poussa la porte de verre. Myriam était à son poste, derrière le comptoir de bois défraîchi. Elle se tenait là, le nez collé à son écran comme si le nom de l'assassin de Kennedy s'y trouvait inscrit. West sourit. Le cerbère du *Chronicles* devait être en train de savourer quelque potin de stars s'étalant sur le web. Si vous mettiez une princesse en robe de bal ou une chanteuse en bikini sur votre site web, vous aviez de grandes chances de recevoir la visite de Myriam. Cette femme était ainsi faite, elle adorait les destins de papier glacé. Pourtant, elle n'avait rien d'une écervelée. Ça n'est pas parce qu'on souhaite savoir avec qui couche Brad Pitt ou si Kate Middleton va pondre un nouveau même brailard qu'on ne peut pas raisonner. Myriam était à son poste depuis le premier jour et, sous une frivolité de façade, elle tenait la boutique sur ses épaules. Depuis que le directeur de la rédaction était tombé entre ses griffes, aucune décision importante ne s'était prise ici sans son aval.

Le Dragon, c'était le surnom que les gratte-papiers lui avaient attribué.

— Bonjour Dame Myriam, fit West en passant.

L'assistante leva un sourcil méfiant.

— Qu'est-ce que tu as fait cette nuit ? T'as vraiment une sale gueule, tu sais ?

— Trop aimable... Moi qui pensais que j'avais encore ma bouille de bébé.

— Arrête de jouer au plus malin, Westie, tu veux ?

Avec sa défunte mère, Myriam était la seule à s'être autorisé ce sobriquet. West sourit sans répondre, mais il se fendit d'un petit geste de la main. Myriam était déjà replongée dans les Cendrillons pour adultes qu'elle s'enfilait comme d'autres

sniffent de la came.

Le journaliste rejoignit l'open space dans lequel il officiait. Il était le premier ce matin (comme souvent, pensa-t-il avec une pointe de tristesse). Il fallait être bien seul pour se réfugier dans les locaux d'un boulot que l'on méprisait, et qui ne vous apportait aucune satisfaction. Il retira la veste de lin fatiguée qu'il portait aujourd'hui et s'assit devant son ordinateur portable. À peine 7 h 30 et il transpirait déjà. Il faut dire que la climatisation avait la fâcheuse tendance à tomber en carafe dès que la température extérieure excédait les trente degrés, ce qui était le cas depuis une semaine. Dans ces circonstances, la question de son utilité méritait sans doute d'être posée, mais personne n'avait osé aborder le sujet avec Myriam. Devant lui, mis à part le monceau de transistors qui constituait son ordinateur, il n'y avait rien d'autre qu'un paquet de feuilles blanches. West sortit le stylo plume qu'il trimbalait partout. Il le déposa devant lui. Il devait se faire vieux. Les autres scribouillards qui avaient échoué au *Chronicles*, faute d'un vrai boulot de journaliste, tapotaient sur leurs claviers toute la journée. Lui aimait sentir l'encre s'étaler sur le grain du papier. Il adorait cette impression presque sensuelle. Les stagiaires qui pissaient de la dépêche à longueur de journée pour le site web du journal n'avaient sans doute jamais gratté des feuilles à n'en plus finir. Pas sûr qu'ils aient même jamais ressenti cette ivresse, quand la pensée se déverse tel un tuyau trop plein.

S'ils savaient ce qu'ils ratent.

West prit quelques secondes pour apprécier le calme de l'instant. Il finit par se lever pour aller chercher un second café à la machine qui jouxtait les toilettes. Il arriva devant le distributeur, choisit un expresso sans sucre (passé quarante-cinq ans, il faut bien penser à sa santé, non ?). Il écouta chaque grincement de ce tas de ferraille, se concentra là-dessus. Cela l'empêchait d'être distrait par l'écoulement de la chasse d'eau qui bruissait derrière la porte, par le ronronnement du disque dur de sa machine ou bien encore par les allées et venues des ascenseurs qui grondaient au loin.

Choisir un stimulus en particulier et s'y accrocher comme un cow-boy à son taureau un samedi de rodéo. C'était une des petites techniques qu'il avait mises au point au fil des ans pour tenter de contenir l'envahissement sensoriel qui faisait son

quotidien. West attrapa son gobelet, plongea ses lèvres dans le jus noirâtre lorsqu'un bruit jaillit sur sa gauche. Il leva la tête et soudain grimaça.

Au loin, dans le couloir qui desservait les bureaux des chefs de rubriques, il aperçut la silhouette émaciée de Draper. Le type se baladait avec sa veste de tweed alors même qu'il faisait plus de vingt-sept degrés dans les locaux. Aussi incroyable que cela puisse paraître, aucune goutte de sueur ne perlait à son front. Peut-être qu'il s'agissait vraiment du croisement d'un être humain avec une saloperie de serpent à sonnette. Draper déambula vers lui. Sa démarche était chaloupée, comme celle d'une mannequin qui arpente un podium. Plutôt étrange, mais cela n'avait nullement trait à son orientation sexuelle. Il semblait que ce soit sa manière à lui de ne pas passer inaperçu. Pas de risques de ce côté-là.

Draper était journaliste lui aussi ou plutôt cachetonneur patenté. Il sévissait dans le domaine merveilleux de la starlette en devenir. Il était le champion de la poufiasse de télé-réalité et de la chanteuse à deux sous. Il savait comme personne faire reluire la réputation de l'une ou l'autre de ces déesses d'un jour. Vous vouliez un article doré sur tranche du sieur Draper ? Pas de problème, il vous en coûterait un billet de cinq mille ou votre cul si vous aviez le malheur d'être au goût de la *Vipère*. C'était ainsi que West le surnommait en son for intérieur.

Le salaud ! Il s'en était tapé des midinettes en mal de reconnaissance. Toutes voyaient en lui le sauveur d'un avenir en berne, une porte de sortie. Pauvres filles.

— West Emerton ! Tu viens ici pour prendre ton café à l'œil ?

West lui offrit un regard haineux.

— J'ai du boulot, rétorqua-t-il, mais tu ne dois même pas connaître le mot ! À quel stagiaire refiles-tu tes papiers en ce moment ?

— Arrête, j'ai mal au ventre à force de me tordre de rire. Écarte-toi de mon chemin, tu veux ? J'ai des choses sérieuses à faire.

Et il disparut en roulant des hanches.

Quel enfoiré !

West rejoignit sa place.

Il repensa alors à la fille de la nuit précédente. Comme souvent, il avait arpenté les rues de Miami à l'affût de quelque

malheur qui ne manquerait pas de s'abattre sur la ville. Ça n'avait pas traîné. Un de ses contacts au dispatch du MPD lui avait refile un tuyau : une bagarre au couteau dans le quartier de Liberty City, un bon article en perspective. Sur place, West avait retrouvé Jack Romy, un jeune flic qu'il croisait régulièrement et qui tolérait sa présence la plupart du temps. Dès l'entrée du pavillon décati, le journaliste avait découvert deux mastards et une jeune femme qui se tenait dans un coin, celle qui avait appelé les flics. Des œillades inquiètes de la fille, du fichu taché de rouge qu'elle maintenait sur sa tête, West avait compris en un clignement de paupière qu'autre chose qu'une simple bagarre se jouait dans ce taudis. La fille appelait à l'aide et les deux agents n'y voyaient que du feu. Un mot glissé à Romy et West avait débarrassé le plancher. Il n'avait aucune envie d'étaler dans son torchon la souffrance d'une femme tenue sous le joug de deux tortionnaires du quotidien. Les flics l'avaient-ils tirée de ce mauvais pas ? Il se promet de passer un coup de fil au commissariat.

De retour au milieu des bureaux, il constata que c'en était bien fini de sa solitude salvatrice. Trois pigistes étaient en place. Ils pianotaient sur leur clavier en lançant des vanes. La vie reprenait son cours.

West s'installa. Il s'apprêtait à se mettre au boulot lorsqu'il remarqua la led clignotante qui éclairait le clavier de son téléphone.

À l'ère des *Telegram*, des *WhatsApp* et consorts, les bons vieux messages téléphoniques se faisaient rares. Il décrocha le combiné et pressa la touche.

West... C'est Carmen, Carmen Estevez. Ça fait si longtemps... Je voulais te parler, c'est important... Je rappellerai.

West resta hébété, le combiné en main. Carmen... Un nom sorti du passé.

Peu après ses études de journalisme à l'Université de Miami, West avait rencontré cette fille lors d'une soirée entre amis. Elle était venue avec son copain du moment, mais le courant était tout de suite passé entre eux. Le gars avait pris son ticket de sortie quelques jours plus tard. Son histoire avec Carmen avait duré deux ans. Vingt-quatre mois d'allégresse dont il peinait à se souvenir tant elle lui était restée étrangère depuis.

Il avait aimé cette femme à se damner et entendre sa voix fit monter dans sa gorge un goût de nostalgie douloureuse.

Comme tout le monde, West avait l'habitude des demandes reçues sur Facebook. Le boutonneux du primaire qui vous écrit qu'il est « si heureux de vous retrouver », la bonne copine du lycée qui cherche à renouer le contact. La plupart du temps, un simple tour sur leur page, leurs images de chats *trop mignons* ou leurs opinions *borderline*, vous enjoignent de mettre leurs messages à la poubelle aussitôt reçus, mais ce coup-ci, tout était différent. Carmen avait voulu l'avoir en ligne, entendre sa voix. C'était *important*. Qu'est-ce qui pouvait l'être après vingt ans de silence ?

West pressa les commandes du téléphone pour consulter l'historique des appels en absence. Il fit chou blanc. L'appel de Carmen était bien visible, mais le numéro restait privé. Il fronça les sourcils. Pourquoi avait-elle pris la peine de masquer son numéro ?

— West ! fit une voix masculine derrière lui.

Le ton tranchant le fit sursauter et oublier un instant le coup de fil qui venait de faire vaciller sa tranquille décrépitude. Cette voix sentait les problèmes à plein nez. Il pivota sur sa chaise de bureau. Devant lui se tenait Ori Telisser, et au vu de la mine sévère du rédacteur en chef, il n'était pas là pour le féliciter pour son dernier article.

— Vous vous foutez de ma gueule Suarez ? Je vous dis que ce connard est venu parader dans toute la mairie en exigeant son foutu permis de construire comme s'il était un seigneur sur ses terres !

La fureur sourdait de chaque mot prononcé par Noah Carrington, l'estimé maire de Miami depuis douze ans.

— Ce type n'arrêtait pas de répéter qu'il avait vu ça avec vous. Que tout était *arrangé* ! Qu'est-ce qui est arrangé, Conseiller ? Quel type d'accord avez-vous passé avec lui ?

Le conseiller Suarez saisit une sphère de verre qui était posée devant lui, l'un de ces trophées que ne manquaient jamais de refourguer les associations de bienfaisance lorsque vous assistiez à leurs pince-fesses en vous défaisant de quelques milliers de dollars. Il répondit d'un ton calme.

— Je ne sais vraiment pas de quoi il s'agit, Monsieur le maire. Je n'ai jamais entendu parler de cet homme. Il doit y avoir une erreur.

— Une erreur... Si je vous prends encore à manœuvrer dans mon dos pour amasser des fonds pour votre campagne, je vous fous dehors. C'est bien compris ?

Le conseiller garda le silence quelques secondes, puis reprit avant que son interlocuteur n'en remette une couche.

— Ne vous en faites pas, je ferai en sorte que cela ne puisse jamais se reproduire.

Le maire de Miami avait déjà raccroché.

Le conseiller Suarez prit une profonde inspiration. Il sentit le flux d'air s'insinuer au creux de son corps, suivre sa trachée jusqu'à ses poumons. Lydia, sa compagne depuis cinq ans, avait insisté pour qu'il suive un séminaire sur la *méditation pleine conscience*. Il avait passé quarante-huit heures avec une poignée de chefs d'entreprise survoltés qui cherchait un moyen de calmer le tumulte de leur existence. Il y était allé à reculons, mais il devait bien admettre que ce truc marchait... pour certains.

Il propulsa la sphère de verre avec une force incroyable contre le mur qui séparait son bureau de celui de son assistante personnelle.

Sa mâchoire était serrée comme s'il venait d'encaisser un

coup au foie, ce qui était le cas après tout.

Il ferma les yeux. Il tenta d'apaiser la vague de fureur qu'il sentait poindre, un peu plus à chaque minute.

Il se leva.

Son bureau était une grande pièce rectangulaire mesurant près de soixante mètres carrés. Elle comptait un canapé encadré de deux fauteuils pour les réunions informelles. Il y avait aussi une table ovale faite d'un bois exotique, une salle de bains privée planquée derrière un panneau de bois amovible et le bureau lui-même.

Il rejoignit la baie vitrée qui couvrait l'intégralité d'un pan de mur. De là, il pouvait admirer Miami tout entière, les buildings du centre d'affaires et, au loin, l'océan bordé de palmiers plantés à l'infini.

Cette vision l'apaisa.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Oui, fit-il sans prendre la peine de se retourner.

— Julio est arrivé, Monsieur.

— Parfait, faites-le entrer.

Le conseiller avait retrouvé le ton mesuré dont il usait la plupart du temps et qui masquait aux yeux du monde son bouillonnement intérieur.

Il lissa le tissu de sa veste de costume, replaça ses lunettes et se retourna.

Julio Molines entra. Il remarqua aussitôt les débris de verre gisant au sol.

Emilio Suarez était debout devant lui et, lorsqu'il referma la porte, le chauffeur/garde du corps/factotum vit son patron marcher à sa rencontre d'un pas lent. Il l'invita à prendre place en face de lui.

Molines était ce qu'on peut appeler un colosse, version cubaine bien sûr. Il mesurait près de deux mètres. Les costumes bon marché dont il s'affublait ne masquaient rien de la puissance de son corps. Son visage était à l'avenant, mâchoires proéminentes et anguleuses, des yeux noirs qui semblaient ne jamais ciller et une bouche fine, dessinée comme un coup de scalpel dans ce faciès de brut.

Le gros bras n'était pas dupe. Il connaissait Suarez depuis près de cinquante ans, du temps où il vivait à La Havane et que le conseiller avait un tout autre genre d'activité.

Julio l'avait suivi lorsque celui-ci avait dû rejoindre les États-Unis. Le politique avait alors démarré une petite affaire. Il vendait des climatiseurs. Il n'arrêtait pas de dire qu'avec les températures qu'ils supportaient à Miami, il y avait de quoi faire fortune. Bien vu. En moins de cinq ans, il était devenu un notable et Julio, son homme de confiance. Ce dernier gardait une distance prudente avec le conseiller, mais la relation qui les unissait avait quelque chose de filial.

— Comment allez-vous ? fit le garde du corps.

— Bien, Julio, je te remercie et toi, la famille ?

Molines s'était marié avec une immigrée cubaine qui ignorait tout du véritable rôle qu'il tenait au côté de son patron. Elle lui avait fait deux garçons avec lesquels il dînait chaque soir, comme un parfait père de famille.

— Ça va. Pedro va entrer à la grande école dans quelques mois. Il grandit.

— Parfois, je t'envie Julio. Ils sont tellement mignons à cet âge.

Molines fit une moue de convenance et attendit. Il voyait son patron qui trépignait de lui donner ses instructions et qui, pourtant, faisait de son mieux pour lui être agréable. Depuis toutes ces années, il lisait en lui comme dans un livre ouvert. Cela aurait dû le lasser, l'agacer même, mais il savait ce qu'il devait à cet homme. Il lui resterait fidèle quoi qu'il en coûte. Julio était convaincu d'une chose. Son destin était là, dans l'ombre de Suarez.

Le conseiller attendit que le soufflet des banalités soit définitivement retombé. Il regardait Julio, son cou de taureau de combat, ses yeux aux orbites encaissées et ses épaules qui déformaient le blazer. Il ne l'avouerait à personne, mais avoir cet homme à ses côtés avait le don de lui rendre sa sérénité.

— Nous avons un petit problème avec Monsieur Butcher.

— Ah ? Je croyais qu'il nous était utile.

Quel joli mot, pensa Suarez. Cinq cent mille dollars de financement de campagne étaient en effet on ne peut plus *utiles*. Mais ce généreux donateur avait cru s'acheter la mairie tout entière et il allait falloir y mettre bon ordre.

— Notre nouvel ami est allé se répandre à l'hôtel de ville. Il a mis le maire hors de lui... Je n'ai pas besoin de ça en ce moment. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Julio Molines pencha la tête.

— Vous voulez que je règle le problème ?

Les mots furent prononcés sans l'ombre d'une émotion, comme s'il s'agissait de sortir les poubelles.

Suarez sourit en caressant le sous-main de cuir qui couvrait son bureau.

— En douceur. Il faut qu'il comprenne où est son intérêt et qu'il ne lui vienne jamais en tête de nous refaire un coup pareil.

— En douceur... OK. Vous avez besoin d'autre chose ?

West atteignit la porte de son immeuble vers onze heures du soir. Comme souvent ces temps-ci, il avait traîné au bureau, puis dans les rues du quartier de midtown pour manger un morceau avant de se résoudre à rejoindre son appartement.

Il appela l'ascenseur, pénétra dans la cabine et pressa le bouton du troisième étage. Il se tourna alors vers l'imposant miroir qui tapissait le fond du réduit et croisa son propre regard. Il resta un instant, figé.

Qui est ce type ? pensa-t-il. Que suis-je devenu ?

Certes, il avait gardé la carrure athlétique qui était sienne à l'université. Avec son mètre quatre-vingts et son maintien naturellement assuré, il dégagait une certaine prestance, mais ses épaules lui parurent soudain voûtées. Ses cheveux bruns, coiffés vers l'arrière, grisonnaient comme la barbe qu'il entretenait par intermittence. Ses yeux d'un noir de roche étaient entourés de rides profondes, autant de sillons creusés par la lassitude. Il émanait de lui une force indéniable, mais émoussée comme le fil du rasoir qui accroche avec le temps. Le journaliste était monté sur le ring quelque quarante-sept ans plus tôt et les coups portés par la vie semblaient prêts de le terrasser.

Il serra les dents et détourna le regard.

Dès le seuil de son deux-pièces franchi, il actionna l'interrupteur qui émit un claquement sec en s'abaissant. Ce bruit creva le silence déjà flétri par la télévision de Johnson, son voisin du dessus. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, l'homme faisait chauffer la dalle de son écran plat. Il avait perdu son boulot d'agent de sécurité lorsque le magasin de bricolage dans lequel il officiait avait fermé faute de clients. Le *web* et ses prix au ras des pâquerettes avaient vidé l'endroit aussi sûrement qu'une chasse d'eau nettoie la cuvette. Depuis, Johnson avalait des images à longueur de journée. West savait parfaitement que les trois quarts de la planète étaient perfusés de la même cocaïne numérique que son bruyant voisin. Les écrans avaient envahi le monde et les géants du numérique traquaient votre attention sans faire de prisonniers. Parmi les victimes consentantes, ce gars semblait vouloir décrocher la palme du bouffeur d'inepties. Ça avait le don de mettre le journaliste à

cran. Si, pour le commun des mortels, les bruits du voisinage peuvent se muer en calvaire, pour West atteint d'hyperesthésie, cela avait le goût de l'enfer, les flammes et la queue fourchue en moins. Le moindre grincement devenait hourvari, les tuyauteries lui martelaient le crâne. Ce que l'on nomme la vie n'était pour lui que vacarme incessant, à la limite du supportable.

West atteignit son canapé. Il fit tomber sa veste sur le fauteuil attendant et s'effondra entre les couches de mousse haute densité. Il saisit la télécommande et mit son antique chaîne hi-fi en fonction.

Quitte à vivre dans le tumulte, autant choisir sa croix ! Il appuya sur la touche de lecture afin de lancer le CD. La musique monta telle une vague ondoyante.

*When I was young, It seemed that life was so wonderful
A miracle, oh It was beautiful, magical...*

Les notes de Supertramp, flot langoureux et puissant à la fois, inondèrent le salon. Elles parvinrent presque à couvrir le ramdam du dessus. Alors seulement, West commença à sentir la nervosité refluer.

Lorsqu'il était assailli de stimuli, le malaise pouvait monter jusqu'à la nausée. Plus jeune, sa mère l'avait d'abord cru agoraphobe. Le diagnostic n'était pas entièrement erroné (la foule l'avait toujours rebuté), mais c'était une vision bien réductrice de son *petit problème*. L'hyperesthésie amplifiait le monde. Ses victimes bénéficiaient de sens aux pouvoirs décuplés. Ils percevaient l'univers par le biais d'une lentille grossissante et l'entremise d'un mégaphone. Tout ce qu'ils voyaient semblait paré d'une myriade de détails, ce qu'ils entendaient de textures rugueuses et complexes, assourdissantes. Lorsque West s'adressait à quelqu'un, il relevait chaque détail. Sans même s'en rendre compte, il notait les plissements de ses lèvres, les mouvements de ses yeux, la manière qu'avait son interlocuteur d'avaler sa salive ou même le changement de teinte de sa peau. Il n'analysait pas ces informations comme le font les agents du FBI dûment formés à l'art de percer à jour les menteurs, non. West n'avait pas besoin de chercher à comprendre quoi que ce soit. Il ressentait la vérité avec une acuité presque surnaturelle. La plupart du temps, les gens qu'il côtoyait vivaient ce *don* comme une agression. Ils

avaient la désagréable impression d'être passés au scanner par la puissance du regard de cet homme.

C'était épuisant. West aurait donné cher pour rejoindre la myopie générale, mais il était ainsi fait. Il fallait vivre avec.

À mesure que les notes électriques rebondissaient contre ses tympanes, il tenta de dénouer les fils de sa journée. Dès potron-minet, il s'était fait tancer par Telisser. Un de ses papiers avait déplu à la propriétaire du journal (une ancienne miss Floride qui avait hérité du *Chronicles* lorsque son millionnaire de mari avait passé l'arme à gauche). Résultat, le journaliste avait trimé pour mettre à jour la version web de l'article qui relatait le meurtre d'une petite mamie par un duo de gamins prépubères. Il n'avait plus une once d'énergie.

À ce moment-là, le souvenir du message de Carmen refit surface.

Carmen.

Le regard émeraude de la jeune femme envahit son esprit.

Il l'avait rencontrée infirmière, un métier qui lui convenait parfaitement. Il émanait d'elle un halo de bienveillance qui irradiait alentour. Leur courte relation allait marquer le reste de son existence.

À l'époque, il terminait des études de journalisme à l'Université de Miami. Il suivait un cycle dédié au reportage. Il rêvait d'une existence trépidante faite de voyages à travers le vaste monde et de batailles pour la vérité. Pourtant, au fond de lui, il craignait de n'être pas à la hauteur. Son hyperesthésie était omniprésente. Il n'avait pas encore réussi à la dompter. Les obstacles qui se dressaient devant lui semblaient insurmontables.

C'est alors qu'il avait croisé le chemin de Carmen. Ce petit bout de femme lui avait fait l'effet d'un puissant stimulant. Dans ses yeux, il n'était plus le jeune homme malhabile, abruti par des sens aux pouvoirs sans limites. Elle le voyait tel qu'il brûlait de devenir, être sensible, pétri d'humanité et capable de remuer ciel et terre pour ses convictions. En une petite année, elle était parvenue à faire éclore la chrysalide.

Face à l'insistance de Carmen qui l'exhortait à forcer le destin, il avait choisi le plus emblématique de ses enseignants. Daniel Wheeler était reporter de guerre au Miami Herald. D'abord spécialisé dans les conflits moyen-orientaux, Wheeler

avait couvert tout ce que la décennie avait compté de barbarie. À son actif, une ribambelle de papiers qui relatait le quotidien des *boys* mais aussi celui des civils écrasés par les bombes. Pourtant, ce fut une enquête sur le complexe militaro-industriel américain qui lui permit de décrocher le Pulitzer, et du même coup, un sérieux lot d'inimitiés au plus haut niveau de l'État. En temps voulu, ses ennemis sauraient se rappeler à son bon souvenir.

West était venu l'aborder après un cours sur la protection des sources journalistiques. Il avait suivi à la lettre le plan établi par Carmen : attaquer bille en tête en étouffant la voix du gamin effrayé qui lui hurlait de rebrousser chemin. L'étudiant avait dit au journaliste son admiration. Il lui avait expliqué qu'il ferait n'importe quoi pour travailler avec lui et dédier sa vie à la recherche de la vérité.

La candeur du propos et le culot avaient payé. Wheeler l'avait pris sous son aile et lui avait ouvert les portes du Herald.

Les mois qui avaient suivi eurent un goût de paradis. Sa relation avec Carmen était fusionnelle. Ils parlaient mariage et West rêvait de fonder avec elle la famille dont il avait si cruellement manqué. Sur le plan professionnel, sa carrière démarrait sous les meilleurs auspices. Il découvrait les arcanes du métier dans l'une des rédactions les plus en vue du pays sous la houlette de son modèle. Tout aurait dû marcher comme sur des roulettes.

Ce qu'il ne savait pas encore c'était que Carmen allait le quitter, au soir de l'anniversaire des deux ans de leur rencontre. Elle disparaîtrait pour de bon, sans jamais plus donner signe de vie. Ce qu'il ignorait également, c'était qu'il se marierait quelques années plus tard. Il aurait deux enfants avec une femme qu'il finirait par détester. Ce qu'il apprendrait enfin à ses dépens, c'était que la brillante carrière à laquelle il était promis serait brutalement stoppée lorsque son mentor finirait désavoué par toute la profession. Il serait alors contraint de quitter le Herald pour rejoindre une feuille de chou comme le *Chronicles* dont la spécialité oscillait entre faits divers et potins crasseux. Enfin, ce qu'il ignorait encore (heureux homme), c'était que son fils allait mourir un soir de printemps pluvieux précipitant un mariage bringuebalant dans le fossé et réduisant à néant le peu d'espérance qui lui restait.

Sans même y penser, le regard de West se dirigea vers l'étroit buffet qui longeait le mur du salon. Il croisa le regard pétillant de son fils. La photo encadrée le montrait sur une plage. Il fixait l'objectif, l'air conquérant du haut de ses dix ans. On y lisait la foi inébranlable qu'il plaçait en l'avenir et cela serra le cœur de Weston. Une boule de tension se forma dans sa poitrine, aussi douloureuse qu'un coup de batte de baseball. Moins de deux ans après ce cliché, Irvin allait mourir, son fils allait connaître une fin atroce. Le gamin enjoué ne serait plus qu'un cadavre dans une boîte en bois et sa mort serait le fardeau insoutenable qui briserait net l'existence de son père.

Il se leva pour se servir un verre. Il en avait besoin, une nécessité impérieuse.

À côté, des bouteilles d'alcool qui trônaient sur le buffet, il vit la boîte en métal percée d'une serrure sur le dessus. Il fit jouer le couvercle. Au milieu d'une mousse accidentée de petits cratères, une arme, un Sig Sauer 9 mm. Il caressa le métal noir. Tout serait tellement plus simple après...

Il referma la valisette, se servit un verre et avala une gorgée de whisky, aussi vite que s'il s'était agi d'un banal jus d'orange. Le liquide lui brûla la gorge. Il fallait qu'il balance ce flingue ou il finirait par se faire sauter le caisson pour de bon.

Se concentrer sur le positif, c'était écrit dans tous les bons bouquins de développement personnel, non ? Et le positif, ce coup-ci, il y en avait.

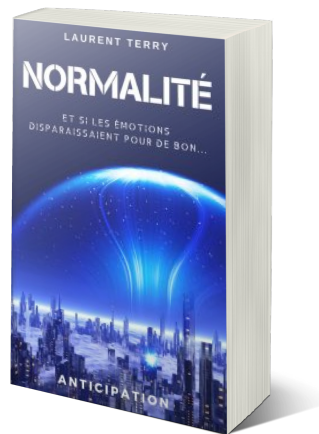
Carmen.

Le nom tournait dans son esprit comme un chat dans son panier. Il l'avait tant aimée... et tellement souffert lorsqu'elle avait brutalement disparu.

— Carmen ! dit-il tout haut. Quelle époque, nom de Dieu ! Et pourquoi aujourd'hui, après toutes ces années ?

Il termina son verre en sachant bien qu'il ne trouverait pas la réponse dans le liquide mordoré. Peut-être dans le suivant ?

[Lire la suite](#)



Et si les émotions disparaissaient pour de bon...

Reclus sous un dôme de métal gigantesque, les survivants d'une épidémie mondiale sont contraints de prendre chaque jour NORMALITÉ, un antidote qui les protège du virus, mais inhibe les émotions humaines les plus élémentaires (amour, haine, colère). Dans cet univers aseptisé, Adam subit plus que les autres les effets de NORMALITÉ : depuis sa naissance, il n'a jamais éprouvé la moindre émotion. A présent adulte, et en apparence intégré, un événement inattendu va, le jour de ses vingt-cinq ans, écarter le voile de mensonge qui nimbe ce monde totalitaire, et lui permettre de ressentir enfin le bruissement de la vie.

Quelques avis de lecteurs

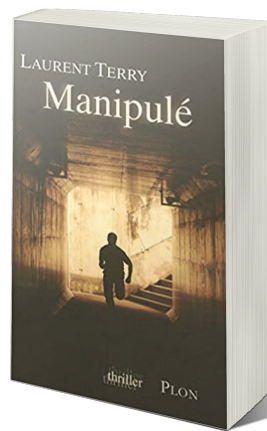
" intrigue, complot, tout ce qu'il faut pour un roman d'anticipation." Jade, Thereadingsession.

" des rebondissements viennent mettre des coups d'arrêt à nos vilaines certitudes ... et j'adore cela !" @mac_lau_desi

« L'intrigue est bien montée, les péripéties bien amenées et la psychologie des personnages est intéressante. J'imagine très bien ce livre adapté au cinéma mais pour autant il ne se réduit pas à un scénario. »

Ines

[Lire Normalité](#)



Résumé

Imaginez un homme qui découvre par hasard qu'il a une intelligence hors norme.

Que ses souvenirs sont peuplés de choses qu'il ne comprend pas. Incohérentes. Etranges. Monstrueuses.

Qu'on a lancé des tueurs à ses trousses pour le maintenir dans l'ignorance de ce qu'il est vraiment.

Que sa vie n'est peut-être qu'une gigantesque manipulation. Une manipulation qui remet en cause jusqu'à sa propre identité...

Ce qu'en pensent les lecteurs

« Très bon livre

sujet maîtrisé et intrigue bien ficelée. Bon livre suspens garanti je le recommande à tous lecteurs aimant les policiers et thrillers »

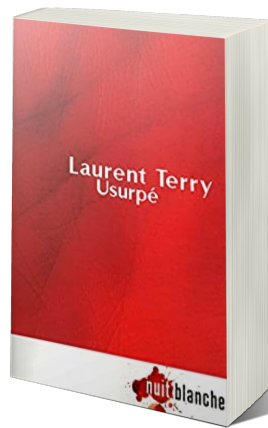
Sallerin

« Comme un bon film!

Il me reste des images de ce livre, comme si j'avais vu un bon thriller ! »

Anonyme

[Lire Manipulé](#)



Résumé

Brillant homme d'affaire de San Francisco, Thomas Eckelton ouvre les yeux ce matin-là sur un véritable cauchemar : il est au cœur d'El Paraíso, le tentaculaire bidonville de Bogotá, une des villes les plus dangereuses au monde.

Il n'a ni papiers d'identité ni argent.

Il est seul, dans un univers ultra violent. Comble de l'horreur, il découvre qu'il a changé de visage !

Pourquoi l'a-t-on abandonné dans la métropole de tous les dangers ? Comment revenir dans la société lorsqu'on a perdu son identité ? Comment lutter contre ceux qui, dans l'ombre, ont tout fait pour vous détruire ?

Ce qu'en pensent les lecteurs

« ...arrivé vers la page 200, j'ai préféré lire ce livre que de dormir. »

Pierre Faverolles

« Un des romans qui démontrent que les Français savent faire des thrillers à "l'Américaine". Passionnant du début à la fin »

Pif2501

[Lire Usurpé](#)

Gardons le contact

